

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 59 (1921)  
**Heft:** 24

**Artikel:** Singulière chaussure  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-216464>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

mais lasses épluchent les légumes, assises sur le banc qui regarde la route.

Ce sont des villages de paysans. Les uns se montrent tout entiers fièrement campés sur une éminence; d'autres sont modestement plantés dans les champs; enfin quelques-uns se caiffent à demi dans un pli du terrain. Chacun a son aspect, son caractère, sa vie propre, son âme. Et quand on s'éloigne, dès qu'on a dépassé les champs de blé, les carrés de pommes de terre et les prairies, on rencontre la grande forêt qui dévale en ba sles pentes, s'étale complaisamment sur les petites collines et cesse brusquement près des marais et des vignobles.

A mesure qu'on s'élève sur les hauts plateaux jurassiens, les villages changent d'aspect. Les maisons deviennent plus basses. Elles sont écrasées par le grand toit de bardeaux sur lequel on aperçoit de temps à autre une cheminée à bascule. Et ces maisons sont toutes pareilles avec leurs petites fenêtres sans contrevents, leur cuisine étroite et leurs plafonds bas. On croirait voir un troupeau de moutons qui s'accroupit dans une dépression du sol pour laisser passer le grand vent de la montagne.

Sur ces hauts plateaux, âpres et rudes, la campagne est plus restreinte. C'est à peine si l'on aperçoit au milieu des pâturages quelques carrés de seigle ou de pommes de terre. Alors, pour vivre, il a bien fallu se tourner du côté de l'industrie. Devant la fenêtre, en pleine lumière, on a dressé un établi. Tout près il y a une armoire avec des petits tiroirs superposés. L'homme est là, penché en avant, la loupe sur le front, un tournevis à la main. Il est chez lui, dans sa maison. Il travaille tant que le jour est long; il éprouve la joie d'être au milieu des siens. Les enfants jouent dans la chambre voisine, l'eau chante dans une casserole et, sur le fourneau de catelles brunes, le chat rononne paisiblement.

D'autres vont en fabrique; ils sont assis côte à côte; ils ont juste assez de place pour se tourner sur leur tabouret. Le bâtiment est haut et neuf; les établis sont alignés près des fenêtres dans un ordre impeccable; ils ont tous la même couleur, la même hauteur et le même nombre de places. Les vastes salles hautes et claires sont chauffées par le chauffage central. En bas, il y a des toilettes dernier modèle et des chambres de bain. Hygiène, confort et commodités, rien ne manque à cet édifice prétentieux qui se dresse avec insolence au milieu d'un groupe de petites maisons grises, timides et basses.

Maintenant, on chôme. Et le modeste horloger, assis devant son établi, regarde d'un air narquois — tout en réparant une montre — la grande maison vide qui ne peut pas même fermer ses volets pour cacher sa misère.

Jura! vieux Jura! qui abrites dans tes vallées de gros villages industriels tandis que des fermes isolées se blottissent au pied d'un rocher, au milieu de tes pâturages aux grandes gentianes qui dressent leurs tiges raides et leurs feuilles creuses, tu es le Jura de la montagne, le Jura triste et monotone. Du haut de tes crêtes pierreuses, tu regardes les Alpes aux neiges étincelantes et tu contemples la plaine avec ses campagnes, ses cités et ses lacs. Ton peuple qui jadis vivait une vie patriarcale s'est résolulement orienté vers l'industrie. Au lieu d'émigrer, tes fils ont agrandi leurs maisons, ils ont créé de gros villages. En changeant leur manière de vivre, ils ont modifié leurs idées. Ayant peu de contact avec l'étranger, ils se sont repliés sur eux-mêmes, ils ont beaucoup lu et sont parfois devenus des utopistes ou des mystiques qui poussent leurs idées à l'extrême.

Jura! vieux Jura! tu es le pays des chalets de pierre, des toits de bardeaux et des cheminées à bascule où vit une population sobre, fidèle et travailleuse qui soigne le bétail, exploite les bois, répare les montres et connaît à fond la petite mécanique. Mais tes vallées et tes hauts plateaux sont aussi le refuge de toutes les religions, de toutes les illusions et de toutes les utopies. *Jean des Sapins.*

*Question.* — Dis, m'man, où est ta maman à toi? demandait à sa mère un gentil bambin.

— Mon chéri, ta grand'maman est morte, hélas!

— Ah! oui... Alors qui qui l'a tuée? *P.*

## A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Lausanne, le 6 juin 1921.

Notre vieille abonée yvonnaise, mon cher *Conteur*, nous fait songer à cette femme des montagnes neuchâteloises qui, ne trouvant pas de son goût la jolie indienne, le coquet fichu et le bonnet de linon neuchâtelois, proposait sans frémir de « créer un joli costume neuchâtelois de fête (d'apparat) »: une jupe plissée, un joli kimono et un béret blanc planté!

Voyez-vous cette coiffe verte et blanche couronnant nos cheveux blancs, ou blonds, ou noirs? Il est certaines propositions qui ne supportent pas discussion.

L'Association des Vaudoises a établi une description détaillée du costume vaudois, basée sur des documents des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, en un temps où nous étions bien Vaudois, mais où le vert et le blanc n'étaient point nos couleurs.

Notre costume est austère parce que le Pays de Vaud a longtemps été opprimé; il y a cent ans seulement qu'il a pris conscience de soi; sous le régime bernois, toutes les fonctions lucratives étaient fermées aux Vaudois, d'où l'impossibilité de s'enrichir et de vivre dans le luxe.

Nos paysans payaient la dime pendant que les riches paysans bernois, appenzellois ou zurichois paraient leurs costumes de riches ornements. Les Vaudoises de l'Association ne l'ornent pas, leur costume austère, ne désirent pas le rajouter ou le modifier. On ne crée pas un costume, on le reconstruit, et la simplicité est encore ce qu'on a trouvé de mieux dans tous les domaines.

*Secrétariat de l'Association des Vaudoises.*

*Tare pour barre.* — Une brave femme d'une petite ville voisine de Lausanne, en critiquant un jour son notaire, prétendait que ce dernier ne connaissait pas suffisamment son français et que ses actes fournissaient de fautes. Pour prouver sa supériorité en cette matière, elle disait de lui en exprimant son grief de ce que cet homme d'affaires avait compromis sciemment ses intérêts: « M. le notaire P..., au lieu de recommander ma propriété à des amateurs pour arriver à la vendre à un prix raisonnable, n'a fait que la « dégrader » en toute occasion. »

Cette bonne femme voulait dire « dénigrer » ou « déprécier ». *Pn.*

## LE RÉGIME SEC

UNE campagne se fait actuellement dans le pays en faveur de l'« option locale ». Savez-vous ce que c'est? Non. Eh! bien, c'est tout simplement l'introduction dans la Constitution cantonale d'une disposition autorisant les communes à interdire, ensuite d'une votation populaire à laquelle le beau sexe pourrait exceptionnellement prendre part, la fabrication et la vente, sur leur territoire, des boissons distillées. L'idée en soi n'est point mauvaise, pour autant qu'il soit bien entendu qu'il ne s'agit point là d'une amorce d'une proscription générale de toutes les boissons, aussi bien fermentées que distillées, et que précautions soient prises pour prévenir toute nouvelle tentative de proscription. Le Vaudois aime sa vigne, aime son vin et ne saurait s'accommoder du système américain.

Du reste, les Américains, eux-mêmes, ne s'y sont pas pliés de bonne grâce et, en cachette, font de nombreux accroc à la loi. Lisez plutôt les lignes suivantes extraites d'un journal illustré français:

« On sait qu'en Amérique, depuis deux ans, sévit le régime sec. La consommation des alcools et des vins est interdite.

» Pourtant, comme on l'imagine, les amateurs de boissons fortes n'ont pas renoncé pour cela à leur passion. Ils tournent la difficulté avec toute l'ingéniosité dont ils sont capables. Les gens très riches font un voyage au Canada afin de boire un cocktail ou prennent le paquebot pour l'Europe. Les autres s'en tirent d'autre façon. Ainsi on cite un stratagème qui fait fureur, paraît-il, en ce moment.

» Il consiste à posséder une canne truquée, une canne dont le pommeau se dévisse et qui contient un long tube de verre. Avec cette canne, l'amateur d'alcool s'en va au restaurant, dépose l'objet au vestiaire, déjeune ou dîne tranquillement, puis reprend sa canne pour s'en aller. Mais, pendant son repas, un garçon a eu soin de remplir l'étrange bouteille. Quand

le buveur est rentré chez lui, il trouve son petit verre à portée de sa main.

» L'Amérique, autrefois, était plus indulgente aux buveurs. L'un d'entre eux, raconte-t-on là-bas, ayant été traduit en justice pour ivrognerie, s'excusa en disant:

» — C'est la Bible qui me conseille de boire.

» — La Bible! s'écria le juge. Montrez-moi vite le passage.

» Et l'autre, ouvrant le livre des Proverbes, lut les versets 6 et 7 du chapitre XXXI: « Donnez de la cervoise aux affligés et du vin à ceux qui ont de l'amertume à l'âme! Qu'ils boivent et oublient leur pauvreté et qu'ils ne se souviennent plus de leurs douleurs! »

» Le juge, convaincu, acquitta le pieux pochard. »

**Singulière chaussure.** — Un marchand de chaussures reçoit la visite d'un client: Vous m'avez trompé, dit celui-ci, vos souliers ne valent absolument rien; regardez.

— Comment! qu'y a-t-il?

— Il y a que je les ai mis la première fois hier pour aller à Berne par le train de midi, et quand je suis revenu par le train de 8 h. 22, ils n'avaient plus de semelles.

— Ma foi, monsieur, ce n'est pas ma faute, mes souliers ne sont pas faits pour aller en chemin de fer.



## JEUNE ET VIEUX

*Parabole.*

DANS le verger de mon voisin, un vieux pommier qui a vu passer les soldats de Maurice Barman dresse sa tête vénérable à côté d'un jeune abricotier en pleine sève.

Dès Pâques fleuries, tous deux se couronnent de fleurs, le premier d'un blanc de lys, le second, d'un rouge écarlate. Le symbole des couleurs nationales! Le vieux en était tout rajeuni; le jeune tout orgueilleux. C'est le lot des deux âges.

— C'est ta dernière toison! hasarda ironiquement l'abricotier à son voisin: tu as voulu, pour la dernière fois, prodiguer tout ton regain de sève à ton front.

— Peut-être; répondit doucement le vétéran; pour le moment, mon seul souci est que l'aiglon daigne épargner ma couronne sébile et me laisser la joie très grande d'offrir, une fois encore, à celui qui me possède, le tribut de mon sang, en récompense des soins qu'il m'a donnés.

— C'est un radotage de vieux, que tu me fais là! reprit l'abricotier: que t'importe, après tout, que tes rameaux ploient sous le poids de tes fruits, si tu dois t'épuiser dans ce dernier effort! Pour moi, je n'ai cure d'une aussi vaine gloire; mon front d'ailleurs, est assez fort pour mépriser l'autan, car j'ai pour moi l'invincible vigueur de la prime jeunesse.

— Je le souhaite vivement, jeune présomptueux, mais que ta pleine confiance en toi ne te dispense pas, au moins, de respecter le rôle de la vieillesse qui est de faire son devoir, jusqu'au bout! Si je meurs dans ce dernier effort, ce sera le couronnement de ma vie.

— Eh bien! soit! moi, je songe d'abord à vivre, puis, après, nous verrons! répartit l'abricotier.

Le même soir, un vent noir souffla dans la plaine et la nuit le thermomètre marqua —5. Au matin, les fleurs rouges étaient devenues noires, tandis que les blanches étaient à peine froissées par l'haleine de l'aiglon.

Qu'advint-il? Le vieux pommier, aguerri par l'âge, résista victorieusement à l'attaque; il ne perdit dans la lutte, qu'une minime partie de sa flore et de son